

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Abonnement.

\$1

FOI et PATRIOTISME.

Paraissant les

1er et 15 de

Par Année

LA

CHAQUE MOIS.

GAZETTE DES FAMILLES.

Revue Religieuse, Littéraire, Historique et Agricole.

Recommandée par NN. SS. l'Archêvêque de Québec, les Evêques de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières, de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.

Sommaire.

Littérature.

Le Bon Fils (*Suite.*)..... 65

Histoire.

Histoire de l'Eglise (*Suite.*)..... 70

La Mère Marie de l'Incarn. (*Suite.*) 72

Rédaction.

Le Batelier de la Galilée..... 75

Ode à Pie IX..... 78

A Méditer..... 78

Un Dédale de Parenté..... 79

Recettes..... 80

Abonnements payés durant la Quin-

zaine..... 80

Littérature.

LE BON FILS.

(*Suite.*)

III

— Paris !... Paris !... s'écria tout à coup le conducteur d'une lourde diligence qui se traînait sur la route d'Orléans à Paris.

A ce cri réitéré, une dizaine de têtes affublées, les une de casquettes, les autres de mouchoirs bariolés, se présentèrent aux différentes fenêtres de la maison ambulante. Toutes les pâles figures, attirées comme par l'aimant, restèrent invariablement fixés vers l'étoile polaire de la France, et les yeux, grandement ouverts, parurent

La Gazette des Familles

Parait les 1^{er} et 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages, double colonne, fermant au hout de l'année un beau volume de près de 400 pages de matières variées propres à l'instruction de la famille et à charmer ses loisirs.

ABONNEMENT ; UNE PIASTRE par année, y compris les frais de poste.

Payable d'avance.

On ne s'abonne pas pour moins d'une année, et l'année de publication ne se fractionne pas.

Toute la correspondance, tant pour abonnement, envoi d'argent que pour la rédaction, doit être adressée directement à Mr. l'Administrateur de la Gazette des Familles, à Ottawa.

être autant de canons braqués contre l'ennemi. Nul n'avait le temps de s'occuper d'un modeste péton que les roues de la voiture venaient de couvrir de boue ; et certainement, il méritait compassion, car il portait sur lui des marques non équivoques du mauvais état des chemins ; il était fatigué, harassé, et, de plus, aimable au possible : c'était José. Quoique privé de bottes du Pétit-Poucet, il arrivait promptement au terme de son voyage, et petits pas avec petits pas avaient fourni le total nécessaire à tout voyageur allant de Mâcon à Paris. Il se disposait donc à entrer dans Mont-Rouge, et voyait à sa droite la tête du village d'Arcueil enseveli dans sa vallée, puis le triste Bicêtre, antique château devenu le séjour de la pauvre vieillesse et de la folie : à sa gauche le dôme des Invalides fuyant à l'horizon ; et, bien loin de lui, le mont Valérien avec son calvaire spolié, en ruine, solitaire, en ce jour, comme la sainte montagne de Jérusalem....

Mais alors, José n'avait pas à faire ce pénible rapprochement, et avouons-le, il s'occupait peu de ce qui s'offrait à droite et à gauche : toute son attention se portait en avant. L'Observatoire, le Panthéon, le Val-de-Grâce, étaient sa boussole, et la barrière d'Enfer était ce qu'il cherchait. Quand, mesquine, elle se décou-

vrit tout entière à ses regards, il s'arrêta pour reprendre haleine. Comme un vaillant et prudent soldat près d'attaquer une place forte, il fit toutes ses petites observations, prépara tout son petit plan, avant que de donner assaut à la Capitale. D'abord, pour être plus décent, il releva son col de chemise, nettoya ses vêtements, débarrassa ses souliers de la boue épaisse qui les couvrait ; puis, appelant Médor à ses côtés, il se hasarda à franchir le seuil de la grande ville.

Il est entré... Mais où tournera-t-il ses pas ? Des deux côtés se présentent deux boulevards sans fin qu'il n'ose parcourir. Il ira donc en avant ? oui, sans doute ; car là il y a des maisons pleines de petits enfants, et par conséquent des curieux et des parents disposés à payer pour eux les gentillesse de Médor.

Allons, José, du courage ! A toi, comme à tout le monde les places et les carrefours ! à toi les rues sales et tortueuses ! c'est là ton domaine, ton théâtre. Chante beaucoup et surtout chante bien, afin que l'on t'applaudisse. Tu dois savoir que les chutes ou les succès t'attendent. C'est à toi de plaire à un public souvent ingrat envers ses amis, souvent dupe des trompeurs, mais toujours bon pour les malheureux.

Et, vraiment, il sied mal à moi de donner des avis à José.

Il ne
men
tend
il a
mor
plai
rece
pres
sens
sort
tém
réve
tre
fort
hier
ce
qu'
ava
trui
il é
lui
cha
l'ac
sur
san
l'av
ma
lial
me
fan
cité
gra
des
dai
lir
7
qu
il r
dai
leu

Il ne les a pas attendus pour commencer ses travaux. Il a fait entendre sa vielle aux sons aigus, il a chanté quelques refrains des montagnes, et il n'a pas eu à se plaindre de son coup d'essai. La recette fut assez bonne pour un premier jour ; elle augmenta sensiblement, les suivants, de sorte qu'au bout d'un certain temps, il fut assuré d'un petit revenu quotidien. Une fois maître de son public, il l'exploita fort heureusement ; il se garda bien de le fatiguer de sa présence continuelle ; il ne revenait qu'à certaines époques, lorsqu'on avait oublié les airs de son instrument criard, et par ce moyen, il était toujours bien reçu. On lui savait gré de sa délicatesse, et chacun se faisait un plaisir de l'accabler de ses dons. Les mères surtout se montraient bienfaitesantes : instruites du motif qui l'avait conduit à Paris, elles aimaient à récompenser sa piété filiale, qu'elles louaient hautement en présence de leurs enfants. Doux, affable, il obtint facilement l'entrée de plusieurs grandes maisons, dans les cours desquelles il jouait, chantait et dansait à son aise, sûr de recueillir une ample moisson.

Toutefois, n'allons pas croire que tout fut charmes pour lui : il rencontrait, comme nous tous, dans cette vie, des temps de douleur, des jours sans gaieté. Dans

ces moments de tristesse et d'ennui, la pensée d'Agnès lui revenait au cœur, il éprouvait un violent désir de se rapprocher d'elle ; mais bientôt l'image de la misère se présentait à lui, il versait quelques larmes, puis se résignait à son sort, et reprenait avec soumission ses courses accoutumées. Le ciel, si noir peu auparavant, se déroulait tout à coup à ses yeux, plein d'azur et de sérénité ; le doux vent de l'espoir caressait délicieusement son âme, et pour peu, alors, qu'on accordât à ses chansons un léger tribut d'argent pour sa mère, il perdait volontiers souvenir de ses souffrances de la veille.

Nous rapporterons ici trois aventures qui lui arrivèrent dans la seconde année de son séjour à Paris.

Placé, un jour, au milieu d'un cercle d'enfants qu'il cherchait à récréer de son mieux, il se trouva en butte à la méchanceté d'un jeune étourdi, qui se plut à faire rire les spectateurs en tirant en cadence un côté de la veste de José. Celui-ci le pria vainement de le laisser en paix ; le malicieux garçon, devenant plus hardi et plus entreprenant, à mesure que le petit Savoyard se montrait plus patient, ne tarda pas à mettre le trouble dans l'assemblée, qui, excitée par son exemple, osa tourmenter de mille façons le pauvre chanteur. Il ne

tenait cependant qu'à lui de se faire respecter : à sa parole, Médor, d'un coup de dent eût rétabli le calme. Mais non ; ce moyen lui sembla peu convenable ; il prit le parti de s'ouvrir lui-même un passage au travers de ce petit peuple acharné contre lui sans motif aucun. Inutiles efforts ; il ne put écarter ses adversaires, qui, d'un jeu faisant une guerre, le maltraitèrent indignement.

Mais, me direz-vous, n'y avait-il donc là une seule personne d'un âge mûr pour réprimer l'audace des enfants ?—Oui, vraiment, il y en avait plusieurs assez lâches, non-seulement pour ne pas délivrer José, mais encore pour encourager par des cris et des battements de mains la conduite des agresseurs. Heureusement pour notre ami, un homme de haute stature vint à passer, et s'empara de deux mutins qu'il souleva en l'air, en les menaçant de les froter l'un contre l'autre de manière à faire sortir des étincelles de leur corps. Ce coup d'autorité décida de la victoire ; en un instant le champ de bataille fut désert.

Tout n'était point terminé : malgré cela, l'auteur de cette scène affligeante avait emporté dans sa fuite le bonnet de José. Médor, que la voix de son maître avait retenu jusqu'ici dans l'inaction, comprit que le moment d'exercer ses pattes et ses dents était venu,

et, sans prendre congé de personne, il s'élança sur les traces du voleur. L'atteindre, le saisir à la jambe, le déchirer cruellement, fut l'affaire d'une minute ; le coupable enfant ne put soutenir l'attaque, il tomba en poussant d'horribles clameurs. La foule, aussitôt, l'environna, le plaignit ; les plus charitables le transportèrent dans une maison voisine, et les plus turbulents s'apprétaient à tuer Médor et à constituer José prisonnier, quand le protecteur de celui-ci intervenant de nouveau, fit entendre raison aux plus fougueux. Il sauva donc encore une fois le malheureux chanteur, couvrit sa retraite et ne le quitta qu'après l'avoir forcé de recevoir de quoi réparer le dommage qu'il avait souffert en ses vêtements.

Ainsi, dans cette vie, l'on doit son salut, bien souvent, à quelqu'une de ces âmes généreuses que le ciel a envoyées sur la terre pour consoler les bons de l'injustice des méchants.

José s'occupait, une autre fois, du soin d'amuser les habitants d'une élégante maison dont l'abord lui était permis, lorsqu'il fut interrompu d'une façon fort désagréable, par un nouveau locataire peu sensible aux chansons savoyardes. Ce monsieur ne jugea pas à propos d'employer des paroles amicales pour imposer silence au musicien ; il crut

obter
nêtre
blan
Celu
meul
pieds
Au b
les f
néme
digna
fait
redon
se di
tint,
qu'à
la vic
sorts
le ve
hum
fant
tile d
puiss
loign
l'arge
ses la
Ma
glori
n'ent
eût c
aima
qu'il
pos d
qu'à
lonté
locata
mais
lut de
tranq
raissa
ou sa

obtenir la paix en jetant de sa fenêtre, à la tête de José, un vase blanc que vous connaissez tous. Celui-ci esquiva le coup, et le meuble de faïence tombant à ses pieds, sema la terre de ses débris. Au bruit qu'il occasionna, toutes les fenêtres s'ouvrirent spontanément, et ce ne fut pas sans indignation que l'on apprit le méfait de l'impatient locataire. José redoutant une nouvelle attaque, se disposait à partir ; on le retint, on le força de chanter jusqu'à l'enrouement, de jouer de la vielle jusqu'à en rompre les ressorts, et tout cela, dans le but de le venger de l'homme assez peu humain pour empêcher un enfant de gagner sa vie. Il est inutile d'ajouter que le chanteur fut puissamment encouragé : en s'éloignant, il pliait presque sous l'argent, comme un général sous ses lauriers.

Malgré cela, notre ami ne se glorifia point de sa victoire. S'il n'eût tenu qu'à lui, volontiers il eût cédé à la tempête, parcequ'il aimait la paix avant tout, parce qu'il craignait de troubler le repos des autres. Aussi ce ne fut qu'à regret qu'il obéit à la volonté impérieuse des principaux locataires ; et, pour éviter désormais un pareil scandale, il résolut de sacrifier son intérêt à la tranquillité d'autrui, en ne paraissant plus dans une maison où sa présence était à charge à

quelqu'un. Cette modération nous semble bien belle, et nous conseillons à nos jeunes lecteurs d'en faire leur profit. Il est juste d'accorder quelque chose à la faiblesse du prochain. Qui ne voit que soi en ce monde, qui foule impitoyablement à ses pieds les avantages de ses semblables pour accroître les siens propres, est égoïste et méprisable. Apprenez, dès votre enfance, jeunes lecteurs, à regarder d'un même œil les intérêts d'un voisin et les vôtres. Aujourd'hui vous vous querellez avec vos camarades pour quelques bagatelles ; hélas ! si vous n'y prenez garde, un jour vous ferez la guerre aux hommes : il y aura conflit entre vous et les ambitieux pour obtenir places et honneurs, tous hochets qui causent les malheurs des Etats. Enfants, vous employez contre votre adversaire les cris, les pleurs, les pieds et les mains ; devenus hommes, vous vous servirez, dans la lutte générale, de fourberies, de crimes et d'épées sanguinaires...

Mais laissons les hommes, et occupons-nous d'un enfant plus sage qu'eux tous.

(A continuer.)

Histoire.

HISTOIRE

L'ÉGLISE.

(Suite.)

XXXII.—PHOTIUS.

A mesure que nous avançons dans l'histoire de l'Église, les événements se pressent et se multiplient.

Nous ne ferons qu'indiquer la conversion des peuples scandinaves (Suède, Norwège, Danemark), dont l'apôtre fut saint Anchaire; des Slaves et des Russes, évangélisés par un évêque que leur envoya saint Ignace, et des Bulgares, convertis en grand nombre par deux illustres frères, saint Cyrille et saint Methodius.

De Charlemagne, mort en 814, nous passerons à l'histoire tristement intéressante des troubles suscités dans l'Église d'Orient par Photius, qui occupait indûment le siège patriarcal de Constantinople. Ces troupes remplirent presque toute la seconde moitié du IXe siècle, de 857 à 885.

Ignace était légitime patriarche de Constantinople. Bardas, oncle de l'empereur Michel, ayant été repris par Ignace pour ses honteux désordres, comme jadis Hérode par saint Jean-Baptiste,

chassa le courageux évêque, et le remplaça par, une de ses créations, Photius, lequel n'était pas même prêtre.

Sauf l'honnêteté, Photius réunissait toutes les qualités et tous les avantages imaginables. Il en fit le plus déplorable usage. Et il ne fallut rien moins que la sagesse et le zèle pieux d'Ignace et du pape, saint Nicolas 1er, pour déjouer à la fin les fourberies du faux patriarche.

En vain les caresses et les menaces furent successivement employées; en vain Photius eut recours aux mensonges les plus éhontés; en vain plusieurs évêques d'Occident, mécontents des justes rigueurs de Nicolas, se joignirent à Photius.

Celui-ci ne méditait rien moins que de renverser saint Nicolas, d'élever, au-dessus de l'Église romaine, l'Église de Constantinople... Pour ce faire, il réunit un concile composé d'évêques prévaricateurs; il recueillit, parmi ses partisans, de nombreuses adhésions aux décrets de ce prétendu concile qui condamnait et déposait saint Nicolas.

Providentiellement découvertes, ces machinations vinrent échouer contre l'inébranlable fermeté de Nicolas, autour duquel se groupaient les plus illustres évêques de l'Occident.

Puis tout d'un coup une révolution porta sur le trône de Cons-

tant
Basi
chas
C
Nico
justi
lorsc
arri
la de
Le
mar
Arm
Pho
tiné
avec
à C
œcu
Le
prés
conc
résie
des i
on
patr
netti
Siég
le qu
est
Po
Pho
flatt
se r
de n
trian
Il
sanc
Pho
blen
à la
grec

Constantinople un nouvel empereur, Basile le Macédonien. Celui-ci chassa Photius et rétablit Ignace.

C'est du ciel que le pape saint Nicolas vit le triomphe de la justice. Il venait de mourir, lorsque les envoyés de Basile arrivèrent à Rome, porteurs de la bonne nouvelle.

Le nouveau pape, Adrien II, marcha sur les traces de Nicolas. Armé des pièces trouvées chez Photius et il anathématisa l'obstiné schismatique et s'entendit avec l'empereur pour la réunion à Constantinople d'un concile œcuménique.

Les trois légats d'Adrien le présidèrent. On y renouvela la condamnation des principales hérésies, particulièrement de celle des iconoclastes, la plus récente ; on reconnut Ignace pour seul patriarche légitime ; on exprima nettement la primauté du Saint-Siège apostolique. Ce concile, le quatrième de Constantinople, est le huitième concile général.

Pourtant, à la mort d'Ignace, Photius sortit de son exil, sut flatter adroitement l'empereur, se refit des créatures et usurpa de nouveau les fonctions de patriarche.

Il lui manquait la reconnaissance du pape. L'empereur et Photius la sollicitèrent si humblement, il y avait tant d'intérêt à la réunion des deux Église grecque et latine, que le pape,

trompé sur les faits et croyant au repentir de Photius, accorda la reconnaissance demandée.

Mais Photius ne craignit pas d'altérer la lettre du pape. Celui-ci, comprenant qu'il avait été joué par Photius et trahi par ses légats, envoya à Constantinople un nouveau représentant, intrépide et incorruptible cette fois. Sur le rapport de ce représentant, le pape renouvela solennellement la condamnation de Photius et de ses adhérents.

Photius fut encore une fois renversé, et mourut en 891, "avec la réputation méritée, dit un savant écrivain, de l'homme le plus éloquent et le plus savant de son siècle, comme du plus audacieux et du plus habile fourbe qui ait jamais existé."

Hélas ! au schisme qu'il avait fomenté et qui dura trente-quatre ans, devaient succéder, le siècle suivant, une tentative analogue, puis, quelques siècles après, ce grand schisme qui dure encore et qui a séparé de la communion de l'Église romaine les Russes, les Grecs et presque toutes les Églises d'Orient.

(A Continuer.)

—◆—

Pour rester vertueux, il faut avoir bien plutôt le sentiment de sa faiblesse que celui de sa force.

LA MÈRE.

Marie de l'Incarnation.

PAR

L'ABBÉ P. F. RICHAUDEAU,

Aumônier des Ursulines de Blois.

(Suite.)

CHAPITRE XI.

Causes des épreuves de la Mère Marie de l'Incarnation. — Accord qu'elle fait avec Dieu. — Claude Martin veut se faire religieux, 1639. — Il est refusé par les Jésuites. — Ses qualités. — Il cherche une position dans le monde. — Sa vocation se décide. — Il entre au noviciat des Bénédictins, à Vendôme, 1641. — Sa mère le félicite, 1641. — Crise au moment de sa profession. — Il prononce ses vœux le 3 février 1642.

Ce que nous venons de dire au sujet des douloureux épreuves de la Mère de l'Incarnation, suffirait pour les expliquer et justifier la conduite de Dieu, surtout lorsque l'on sait que, comme nous l'enseigne saint Paul, nulle souffrance ici-bas n'a de proportion avec la gloire immense qui doit en être la récompense. Nous pourrions donc dire qu'il y a là une de ces voies mystérieuses par lesquelles Dieu conduit ses saints pour leur faire mériter une plus brillante couronne. Mais nous avons encore une autre explication des angoisses de cette sainte âme : c'est

qu'elle-même les avait demandées. Différents épanchements de son cœur nous apprennent qu'elle regardait ses croix comme une suite de l'offre qu'elle avait faite à Dieu de souffrir pour son fils et pour une de ses nièces, à une époque où ni l'un ni l'autre ne donnaient lieu d'espérer qu'ils seraient un jour aussi fidèles à ses pieuses recommandations qu'ils le devinrent plus tard. Voici ce qu'elle dit dans une lettre à son fils :

“La crainte que j'avais que vous ne tombassiez dans les précipices où vous couriez, me fit faire un accord avec Dieu pour porter la peine due à vos péchés, et afin qu'il ne vous châtiât point par la privation du bien qu'il m'avait fait espérer pour vous. Par suite de cette convention, vous ne sauriez croire combien j'ai souffert à ce sujet.” Ailleurs, elle écrit ces lignes bien significatives :

“O mon Dieu ! châtiez-moi selon vos adorables jugements. Je vous en conjure moi-même, tant je vois de justice que votre amour soit satisfait. O que de châtiments je dois subir ! car outre ce que méritent mes propres iniquités ; vous savez, ô mon divin Epoux, que, pour les deux âmes que je vous ai recommandées, je me suis offert à souffrir la punition des fautes qu'elles auraient commises contre votre

divine Majesté et qui les auraient rendues indignes de la faveur que vous leur avez faite en les retirant du monde."

Dieu lui fit payer cher la générosité avec laquelle elle s'était chargée des dettes de ces deux âmes; mais aussi il lui accorda avec magnificence ce qu'elle avait demandé et si héroïquement acheté.

On a vu comment des personnes malveillantes avait cherché à exaspérer son fils, pour la mettre dans l'impossibilité de suivre sa vocation; nous avons dit quelles inquiétudes, quels tourments même il causa à sa pieuse mère, quelles étaient les angoisses de celles-ci relativement à l'avenir de son enfant au point de vue du salut, car pour le reste elle s'en inquiétait peu. A l'époque où nous sommes. Claude Martin avait environ vingt-deux ans; c'était le moment où il lui fallait faire choix d'un état de vie; or de ce choix pouvait dépendre son avenir éternel; rien donc n'était plus de nature à préoccuper sa mère; c'était pour elle un nouvel enfantement plus douloureux que n'avait pu être le premier, et il est facile de comprendre qu'elle dut se vouer à toutes les peines possibles pour obtenir que cet enfant prit le chemin qui devait le conduire au Ciel. On en jugera mieux encore par ce que nous allons

raconter touchant cet épisode de la vie du jeune homme.

Lorsque, trois ans auparavant, touché jusqu'au fond du cœur des réflexions que lui fit sa mère en passant par Orléans, et pénétré d'admiration pour sa vertu, il résolut de ne plus rien demander à sa famille, la pensée qu'il avait eue dans son enfance d'embrasser la vie religieuse se présenta de nouveau à son esprit. Ses parents, qui étaient peut-être las de pourvoir à des dépenses dont il leur était difficile d'entrevoir la fin, ne virent pas sans une certaine satisfaction réparer ces dispositions; et, au lieu de les combattre, ils les encouragèrent de leur mieux. Jugant les choses au point de vue humain, ils crurent que le meilleur moyen de réussir était de lui proposer un ordre religieux relâché, où la vie serait commode et joyeuse; c'est pourquoi ils cherchèrent à le faire entrer dans un couvent de Cîteaux. "Mais, dit Edmond Martène, parce que l'observance de la règle n'y était pas gardée dans sa pureté, sa digne mère, qui ne cherchait pas tant l'établissement de son fils que sa sanctification, ne voulut jamais permettre qu'il se fit religieux dans cet Ordre, où il aurait été reçu à bras ouverts.

"Elle aurait bien mieux aimé le voir dans la Compagnie de Jésus. Les grands services qu'elle

avait reçus des Jésuites dans la conduite de son intérieur, ceux qu'elle leur voyait tous les jours rendre à l'Eglise par leurs prédications et leurs autres travaux, et aux infidèles par leurs missions, lui avaient donné une si haute idée de ces révérends Pères, qu'elle aurait été au comble de la joie si son fils avait embrassé leur institut. Lui-même voyant la grande estime de sa mère à leur égard, et d'ailleurs touché par les fréquents entretiens d'un de ses régents, qui lui avait dit des choses admirables de la conversion des pauvres sauvages, et du progrès de la foi aux Indes, en Chine et au Japon par suite des travaux de ses confrères, il avait senti son cœur s'enflammer de ce feu divin que le Sauveur est venu apporter sur la terre; et brûlant du désir d'étendre, au péril de sa vie, le royaume de Jésus-Christ parmi ces nations barbares, il pria ces révérends Pères de l'admettre dans leur Compagnie. Il donna en même temps avis de ses dispositions à sa mère qui était encore à Paris. Elle en eut une extrême joie et elle employa tout ce qu'elle avait d'amis dans la Société pour seconder les pieux désirs de son fils. D'après leur conseil, elle lui manda de se rendre à Paris afin de conclure cette affaire avec le Père Provincial, qui venait d'y arriver.

Soit que Claude Martin eût reçu trop tard la lettre de sa mère, soit pour d'autres raisons, il n'arriva pas au jour fixé. Sous ce prétexte, le Provincial lui dit qu'il était trop tard et qu'on ne pouvait le recevoir pour le moment. La Mère de l'Incarnation en fut extrêmement affligée; ainsi que le Père de la Haye et les autres Jésuites ses amis, qui croyaient la chose déjà faite. On lui laissa néanmoins entrevoir qu'il pourrait être reçu, et il retourna à Orléans sans avoir perdu courage, résolu, au contraire, de faire de vives instances et de ne rien négliger de ce qui pourrait procurer sa réception dans la Compagnie de Jésus. Mais quand sa mère eut quitté la France, toutes les espérances qu'on lui avait données s'évanouirent, et quelques vifs désirs qu'il exprimât, le Provincial lui déclara qu'on ne pouvait pas le recevoir. Et cela pour deux raisons: la première, parce qu'il était sourd; la seconde, parce qu'il n'avait pas assez d'esprit pour être Jésuite.

(A continuer.)

Mirabeau, dans le cour d'une lutte oratoire contre Maury, lui dit: "Je vais vous enfermer dans un cercle vicieux.—Il va donc m'embrasser!" répliqua Maury.

LA GAZETTE DES FAMILLES.

Ottawa, 1er Mars 1878.

Le Batelier de la Galilée.

I.

Toutes les œuvres de Dieu ont un caractère de grandeur et de simplicité qui étonne,—dit Mgr. l'Evêque d'Orléans,—et certainement Jésus-Christ accomplit une chose d'une simplicité et d'une grandeur surhumaine, quand il choisit un homme mortel, ignorant, obscur, pour en faire le chef suprême de son immortelle Eglise, le père des âmes, le guide des consciences, le juge en dernier ressort des intérêts religieux de l'humanité. Il donna sans contredit, l'un des plus merveilleux témoignages de sa puissance, quand il dit à cet homme ou plutôt à ce grain de sable ramassé sur les bords d'un lac de Galilée : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église, et les portes de l'enfer ne pré-*

vaudront pas contre elle." On sent dans ce jeu de mots singulier je ne sais quelle assurance familière, je ne sais quelle complaisance divine de langage. En le méditant, et surtout en considérant toute la suite des temps et des choses, je me rappelle involontairement ces lignes de Fénelon : " *Les paroles des*

hommes sincères disent ce qui est, mais les paroles toutes puissantes du Fils de Dieu font ce qu'elles disent."

Il fut fait de la sorte. Depuis dix-huit siècles, cette faible créature, ce roseau est devenu Pierre : sur lui repose la forte Eglise du Fils de Dieu, et les portes de l'enfer n'ont pas encore prévalu contre elle.

Et cette merveille, elle dure depuis dix-huit cents ans, sur cette terre où tout passe ; elle dure non pas au milieu des ténèbres et de l'imbécilité des nations engourdies dans le sommeil d'une éternelle enfance : non, c'est au milieu de toutes les lumières les plus vives de cette grande civilisation moderne qui éclaire tout ; elle dure même au centre de cette activité des peuples européens, qui use tout ; elle dure et résiste à tout : à la méchanceté des hommes, à la fatalité des événements, à l'insistance des choses, et surtout à la faiblesse naturelle de ceux en qui elle est personnifiée, et qui sont de chair et d'os comme vous et moi. Qu'on le dise : Dieu a-t-il rien fait de plus étrange et de plus grand ? N'y a-t-il pas là manifestement quelque œuvre divine, le jeu le plus extraordinaire d'une puissance infinie, *ludens in orbe terrarum*, comme disent les divines Ecritures.

Or, cette œuvre, Dieu, l'a faite pour un but immortel : elle doit demeurer jusqu'à la fin des temps, et sa durée passée, déjà si étonnante, nous est, à nous catholiques, un garant de la vérité des oracles qui la déclarent impérissable.

II.

Le monde catholique a appris avec joie le choix du nouveau Pape, Son Excellence le cardinal Pecci, qui a pris le nom de Léon XIII.

Le nouveau Pape est issu d'une antique maison italienne. Il est né à Corpineto, diocèse d'Anagni, le 2 mars 1810. La nature le doua d'un excellent caractère, d'un esprit éveillé et d'une grande élévation d'âme.

C'est au collège Romain qu'il accomplit ses premières études. De là il fut admis à l'insigne académie des nobles ecclésiastiques, où il s'adonna avec succès à la science de la théologie et du droit. Le Souverain Pontife Grégoire XVI l'honora de beaucoup d'estime. Le 16 mars 1837, il se l'attacha comme prélat domestique et le nomma référendaire de l'une et l'autre signature. Comme il montrait une sagesse profonde et une rare maturité de jugement, jointe à une aptitude remarquable pour le gouvernement des peuples, le même Pape

lui donna le titre de protonotaire apostolique et successivement le nomma délégué à Bénévent, à Spolète et à Pérouse. Mgr. Pecci sut s'y concilier l'estime et la bienveillance publiques par la distinction de ses manières et la noblesse de sa conduite, jointe à une équité incorruptible. Ces dons éminents de l'esprit et du cœur le firent préconiser en 1843 archevêque de Damiette et envoyé comme nonce apostolique près le roi des Belges. Mgr. Pecci s'acquittant tant de crédit et d'estime à la Cour et dans tous les rangs de la société que le souverain voulut lui conférer le grand cordon de l'ordre de Léopold.

III.

Mais reportons-nous au premier Pape, fils du batelier de la Galilée, et voyons, avec Mgr. Dupanloup, les contrastes de la grandeur du Souverain Pontificat et de l'humilité de ses origines, sous le règne d'Auguste :

Pendant qu'Auguste régnait sur le monde, dans un coin obscur du globe, en Judée, dans la province la plus décriée d'un pays si méprisé lui-même, dans la Galilée, un petit garçon jouait au bord d'un lac sur le bateau de son père. Il se nommait Simon, et il était fils de Jean, le pêcheur. Eh bien, c'était lui, cet enfant, ce fils d'un Batelier du

lac de Génézareth, qui devait un jour succéder à sa manière, à Auguste, dans l'empire de Rome et du monde.

L'an quinziesme de Tibère, successeur d'Auguste, ce petit garçon avait atteint l'âge, d'environ trente ans. Or, en ce temps-là, Tibère étant à Caprée, et vivant comme le raconte l'histoire, les rives du Jourdain retentissaient d'une parole étrange. Un homme extraordinaire, d'une vie austère et prophétique, disait : "Faites pénitence ou vous périrez tous." — Etes-vous le Christ? lui demandait-on. — Il répondait : "Non, mais je marche devant lui. Je viens dire : Préparez ses voies ; rendez droits ses sentiers ; comblez pour lui les vallées de votre bassesse, abaissez les montagnes de votre orgueil."

Le Christ, en effet, allait venir ; il était déjà dans la foule de ceux que Jean baptisait ; il venait même, symbole de l'humanité pénitente et régénérée, se faire baptiser comme les autres ; et pendant que Jean-Baptiste versait sur son front et sur ses épaules nues l'eau purificative, les cieus s'ouvraient sur sa tête et l'environnaient de gloire.

A quelques temps de là, comme il revenait du désert, Jean le montrant du doigt à deux de ses disciples, leur dit : "Voici l'Agneau de Dieu, voici la victime qui ôte le péché du monde."

Or, l'un d'eux se nommait André, et il était frère de Simon, fils de Jean de la Galilée : "Nous avons trouvé le Messie, dit-il à Simon, son frère ; et il le mena à Jésus. Jésus l'ayant regardé fixement, *intuitus eum*, lui dit : "Vous êtes Simon, fils de Jean ; désormais vous vous appellerez PIERRE."

Quelques jours après, Jésus suivant les bords de la mer de Galilée, lorsqu'il aperçut les deux frères, Simon surnommé Pierre, et André, qui jetaient leurs filets dans la mer ; il leur dit : "Suivez-moi, et je vous ferai PÊCHEURS D'HOMMES." Aussitôt ils laissèrent là leurs filets et le suivirent.

Tels furent la première vocation apostolique et les instruments de régénération universelle, que choisit d'abord cet homme, encore inconnu au monde dont il allait bientôt être adoré, et qui alors marchait solitaire sur les bords d'un lac, portant dans les profondeurs de sa pensée le salut du genre humain, et regardant avec amour deux pauvres bateliers, occupés, sans se douter de lui ni de ses desseins, à pêcher des poissons.

Ils quittèrent tout et le suivirent. Et il faut l'avouer, leur courage fut grand, leur foi généreuse. Julien leur en avait fait un reproche ; moi je les en bénis ou plutôt j'admire celui dont la

parole retentit au fond de l'âme avec je ne sais quoi de souverain, ou quand il le veut, le maître se fait si bien sentir. Bientôt après vint le Sermon sur la Montagne, ce code si simple et si sublime de la morale évangélique, la glorification des pauvres, la tendresse pour ceux qui souffrent et qui pleurent.

IV.

Ainsi, tels ont été les Papes qui se sont succédés, depuis dix-huit siècles, et Léon XIII vient assurer définitivement le triomphe de l'Eglise, si courageusement soutenu par l'immortel Pie IX, son prédécesseur.

[Pour la Gazette des Familles.]

ODE A PIE IX.

Le crime comme un noir nuage,
Reçéant dans son sein l'orage,
Se promenait sur l'univers ;
Le ciel pour combattre l'impie
Suscita la vertu de Pie,
Refoulant Satan aux enfers.

Semblable au Sahara, la terre
N'était qu'une sèche poussière
Volant au gré du Simoun ;
C'était une beauté flétrie,
Quand le Pontificat de Pie
Vint comme un nuage opportun.

La fleur alors redevenit belle,
Oublia sa langueur mortelle,
Repriit son charme gracieux ;
Et le jardin et la prairie
Pendant le Jubilé de Pie
Se changèrent en nouveaux Cieux.

La Foi menaçait de s'éteindre ;
Le monde voulait la contraindre
A se baigner dans l'Océan ;
Se vantait qu'elle était finie.
Quand au commandement de Pie
Elle éclaira le Vatican.

La Terre, les Cieux, une Reine
De bonté, de puissance pleine
Cherchaient et ne pouvaient avoir ;
Quand la sainte Vierge Marie
Des mains de son Pontife Pie,
Le sceptre voulut recevoir.

Au creuset des croix, des épreuves,
Dieu soumet ses amis, ses œuvres ;
Qu'il couronnera de bonheur,
Dans cette immortelle patrie,
Où les hauts faits du noble Pie
Sont marqués au tableau d'honneur.

A Méditer.

L'ESTIME DES HOMMES.—Le curé d'Ars reçut un jour une lettre dans laquelle on le traitait de scélérat, d'hypocrite, de charlatan, d'ignorant, etc. ; il la lut, sourit et resta calme.

Quelques heures après, il en reçut une autre où on l'appelait un homme de Dieu, un saint, et où on lui demandait ses prières pour obtenir un miracle. Il sourit encore et dit à ceux qui étaient près de lui : " Voyez comme il faut peu se fier à l'estime des hommes ! Une lettre, ce matin, me chargeait d'injures ; une autre ce soir m'accable de compliments ! Ni celle de ce matin ne m'a rendu plus mauvais, ni celle de ce soir meilleur ! Que c'est peu de chose que l'estime des hommes ! "

EFFET DE LA PRIÈRE.—Un jeune premier communiant, dont les parents ne mettaient jamais le pied à l'église, se mit en devoir de les convertir. Il les supplia d'abord, mais en vain, de vouloir reprendre les devoirs de la vie chrétienne. Il alla lui-même entendre la messe, deux fois dans la semaine, soit pour demander à Dieu la conversion de ses parents, soit afin de lui faire amende honorable pour les messes qu'ils n'entendaient pas.

La mère s'aperçut de ses sorties matinales et, soupçonnant qu'il se rendait à l'église, elle alla l'attendre à la porte; quand il sortit, elle lui dit: — "D'où viens-tu? — De l'église, comme vous le voyez. — Et qu'y viens-tu faire? — Hier matin, j'ai entendu la messe pour mon père; aujourd'hui, je l'ai entendu pour vous."

Le dimanche suivant, le père, la mère et l'enfant allèrent à la messe, tous les trois ensemble.

JUSTICE ET BONTÉ.—Saint-Chantal s'excusait un jour, auprès de saint François de Sales, d'avoir parlé vivement à quelqu'un, sous prétexte qu'elle avait soutenu les droits de la justice. Le saint répondit: *Vous avez été plus juste que bonne, il faut être plus bonne que juste.*

Savoir se taire est plus difficile et plus profitable que de savoir parler.

Un Dedale de Parenté.

Un homme, sous l'influence des spiritueux, veut se suicider; un ami s'en aperçut, lui empêcha de perpétrer son lâche dessein et lui demanda la cause de cette si funeste détermination.

ÉCOUTEZ SA RÉPONSE:

Je me suis marié, dit-il, à une veuve qui avait de son premier mariage une grande fille. Or, comme mon père venait très souvent me voir, il tomba amoureux de ma belle-fille et l'épousa. Ainsi, mon père devient mon gendre, et ma belle-fille, ma mère, puisqu'elle était la femme de mon père. Quelques mois après, ma femme eût un fils qui fut le beau-frère de mon père et en même temps mon oncle puisqu'il était le frère de ma belle-mère. La femme de mon père (ma belle-mère) elle aussi devint mère d'un gros garçon qui devint mon frère et mon petit-fils puisqu'il était le fils de ma fille. Ma femme était donc ma grand-mère, car elle était la mère de ma mère, et moi j'étais d'abord le mari de ma femme, puis son petit-fils, or, comme le mari de la grand-mère d'une personne est son grand-père, je devins mon propre grand-père.

Món désespoir n'est-il pas légitime?

Recettes.

Moyens d'empêcher la flanelle, ou les étoffes de fouler, au lavage.

Pour le lavage de la flanelle ou toutes espèces d'autre lainage, préparez votre lessive en faisant bouillir de l'eau de pluie dans laquelle vous ferez dissoudre du savon ordinaire haché en petits morceaux, sans y mettre de soda. Ne faites pas usage de la lessive lorsqu'elle est bouillante, mais laissez la tiédir lorsque vous aurez mis le linge dans la cuve. La flanelle ne doit pas être frottée avec un gros morceau de savon, et on ne doit pas non plus froter la flanelle ou le lainage comme on le ferait pour le cotonnage, la toile, etc., car ce frottement fait retrécir la laine et en occasionne le foulage. Remuez fortement votre linge dans la lessive, tordez-le ensuite fortement, sans le battre. Les rouleaux en caoutchouc adoptés aux moulins à laver conviennent le mieux à ce genre de lavage. A défaut de ces moulins on peut, après avoir bien rincé les flanelles, les faire sécher au grand air, si le temps est favorable pour qu'elles sèchent rapidement; si non, les faire sécher dans une chambre bien chauffée, prenant garde de les placer trop près du feu. Avant que de mettre la flanelle ou les étoffes à la lessive, il faut auparavant enlever la poussière ou

la boue qui s'y trouvent en les secouant fortement ou en se servant d'une brosse.

L'alun et le sucre employés comme remède pour le croup.

Voici ce que nous lisons dans le *Journal de Québec*: On peut guérir le croup avec de l'alun et du sucre. On case par petites parcelles environ une cuillerée à thé d'alun, on y mêle deux fois sa quantité de sucre pour le rendre mangeable et on l'administre aussi promptement possible. Le soulagement est presque instantané.

Abonnements payés.

Nous accusons réception du prix de l'Abonnement à la *Gazette des Familles*, de la part des personnes dont les noms suivent, savoir:

Pour l'année 1877.

Rév. Messire Connolly, Inverness. \$0.60
M. Joseph Fortin, St. Joachim... 0.60
M. Alex. Plante, St. Roch, Québec. 0.60

Pour l'année 1878.

Rév. Messire Guertin, St. Casimir. 1.00
M. A. Grandbois do 1.00
Dame P. Sauvageau do 1.00
MM. D. Laliberté, Québec..... 1.00
E. Paquet do 1.00
Rév. Messire Bélanger, St. André
Avellin..... 1.00
Rév. Messire Morisset, St. Joachim 1.00
MM. Louis Thomassin do 1.00
Julien Guérin do 1.00
Isaïe Gagnon do 1.00
Dlle. Emilie Boucher do 1.00
M. Antoine Thomassin do 1.00
M. Alex. Plante, St. Roch, Québec 1.00
MM. F. Leclerc, Ste.-Hénédiène... 1.00
L. Gagnon do 1.00
N. Gagnon do 1.00
E. Bouffard do 1.00